

LA MACHINATION DE BERLIN

DU MÊME AUTEUR

*Henry Russell (1834-1909),
une vie pour les Pyrénées*

Éditions Sud-Ouest, Bordeaux, 2009.

Prix « Doyen de Feytaud » 2009 de l'Académie des Sciences,
Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.

*Pierre-Paul Riquet (1609-1680),
l'incroyable aventure du canal des Deux-Mers*

Éditions Sud-Ouest, Bordeaux, 2012.

Prix spécial du jury 2012 du Salon du Livre
d'histoire locale de Mirepoix.

Grand prix littéraire 2012 des Gourmets de Lettres
sous l'égide de l'académie des
Jeux floraux de Toulouse.

*Clément V (1264-1314),
le pape gascon et les Templiers*

Éditions Sud-Ouest, 2014

Prix spécial du jury 2014 du Salon du Livre
d'histoire locale de Mirepoix.

Le Dernier joyau des Romanov

Éditions Sud-Ouest, Bordeaux, 2018

Prix spécial du jury 2019 du Salon du Livre
d'histoire locale de Mirepoix

MONIQUE
DOLLIN DU FRESNEL

LA MACHINATION DE BERLIN

ROMAN

*« Ton œil sera sans pitié: vie pour vie, œil pour œil,
dent pour dent, main pour main, pied pour pied. »*

Deutéronome 19, 21

1

BERLIN, 20 AVRIL 1945

Devant la porte de Brandebourg, la Pariser Platz était déserte. L'air frais du petit matin ne parvenait pas à dissoudre l'odeur de poudre et de poussière que l'on pouvait sentir çà et là. La puissante mâchoire de l'armée russe, dont on entendait gronder les canons, se refermait sur Berlin. Elle allait finir ce que les bombardements incessants de l'aviation alliée avaient commencé. Le pire était à venir, aussi les habitants se terraient-ils dans les abris.

Pierre Castel regarda sa montre. À peine 8 heures. Tout autour de lui n'était que ruines. Il était arrivé à Berlin le 16 avril, quelques heures avant que les armées soviétiques des généraux Sokolovski et Koniev n'encerclent la ville dévastée, dans une tenaille de feu. Il se dirigea vers l'*Hôtel Adlon*, à quelques mètres de là. Il devait y rencontrer un certain Markus Seidel, son compagnon de mission.

Miraculeusement, le palace avait encore peu souffert des tirs d'artillerie permanents. Pierre contourna le mur de briques destiné à protéger les clients de l'hôtel et entra dans un hall désert. Même les deux portiers, habituellement postés devant la grande porte d'entrée, s'étaient mis à l'abri. Depuis le 16 avril, justement, et les premières

attaques soviétiques à partir des hauteurs de Seelow – à une soixantaine de kilomètres à l’est de Berlin –, la ville était en sursis, malgré une résistance acharnée des dernières troupes allemandes. Ce court répit n’annonçait rien de bon.

Au milieu du hall, Pierre Castel s’approcha de la fontaine de marbre noir, ornée de huit têtes d’éléphants qui semblaient le regarder d’un œil placide. Personne. Un peu plus loin, derrière le comptoir de la réception, un employé classait du courrier. Pour un peu, on se serait cru hors du temps. C’était aussi cela, le charme des grands palaces : une constance dans le flegme qui n’aurait pas déplu à un Britannique. Pierre Castel, qui était français, y était moins sensible. Il prit dans la poche de sa veste un paquet de cigarettes, des Eckstein n° 5. Il n’en restait qu’une, qu’il alluma aussitôt. Au moment où il en tirait une longue bouffée, il entendit un bruit de pas qui évoquait plutôt un défilé martial qu’une marche feutrée. Il se retourna.

Un officier SS, dans un uniforme noir de *Standartenführer*, c’est-à-dire de colonel, se dirigeait vers lui. Arrivé à un mètre de Castel, qui se tenait sur ses gardes, il claqua des talons en inclinant légèrement la tête :

— Pardonnez mon retard. Je suis le colonel Markus Seidel.

L’Allemand tenait une photo du Français. Celui-ci tiqua. Le signe de reconnaissance convenu devait être une phrase de Goethe, extraite des *Souffrances du jeune Werther*. L’officier reprit :

— « Qu’est-ce que l’homme... »

Pierre Castel respira et termina la citation :

— « ... pour oser se plaindre de lui-même. »

— Ne trouvez-vous pas que Goethe a raison ? Par les temps qui courent, nous récoltons ce que nous avons semé.

— Imaginait-il l’Allemagne telle qu’elle est maintenant ? J’en doute.

— Vous avez raison. Mais nous ne sommes pas ici pour philosopher, n’est-ce pas ? Le temps presse. Les Russes sont aux portes de Berlin et je n’ai que peu de temps. Venez, suivez-moi.

L’officier se dirigea vers le grand escalier qu’il monta en boitillant jusqu’au deuxième étage. S’arrêtant devant la porte de la chambre 205, il sortit une clef de sa poche. Pierre, sur le qui-vive, ne cacha pas sa surprise.

— Que faites-vous ?

— Chut, entrez vite, je vais vous expliquer.

Le colonel ouvrit et les deux hommes s’engouffrèrent dans la chambre. Sur le lit, on avait étalé un uniforme de major de la Wehrmacht. À côté, une paire de bottes noires, parfaitement cirées.

Markus Seidel effleura les vêtements du doigt, insistant sur le passepoil bleu foncé des pattes d’épaule et de la casquette.

— Il faut faire vite. Aussi, pendant que vous passez cet uniforme, je vais vous donner quelques explications. Comme vous le voyez, vous êtes censé être membre du service de santé de la Heer, l’Armée de terre. Vous êtes médecin, n’est-ce pas ?

Pierre hochait la tête affirmativement, tandis qu’il ôtait ses vêtements civils. Seidel reprit :

— J’arrive directement du quartier général du Führer. Il me faut y retourner dans quelques minutes, cette fois-ci avec vous. Heureusement, en sortant par l’arrière

de l'hôtel, nous serons dans la Wilhelmstrasse où se trouvent l'ancienne Chancellerie et l'accès au bunker. J'ai cru un moment que je ne pourrais pas venir. Il semble que les Russes mettent le paquet, aujourd'hui. D'après mes informations, Berlin est totalement encerclée mais Hitler ne veut rien savoir. En plus, c'est son anniversaire aujourd'hui, 56 ans. Chacun se demande comment sauver sa peau, mais lui, il est dans un déni total de la situation. On attend tous sa décision de quitter la ville – s'il en est encore temps. Mais rien ne vient. L'ambiance est très morose.

Pierre n'était pas surpris du ton las de l'officier. En préparant cette mission, il avait été bien informé sur l'homme avec qui il allait partager l'angoisse des jours à venir. Malgré son uniforme de colonel de la SS, Markus Seidel était alsacien et faisait partie de ceux que l'on avait appelés les « Malgré-nous ». Il avait participé, du côté français, à la drôle de guerre, en tant qu'officier réserviste. Après l'armistice, il était retourné à son activité de vigneron du côté de Ribeauvillé. Mais lorsque l'armée allemande avait commencé à subir de lourdes pertes sur le front de l'Est et donc à manquer de soldats, le Gauleiter Robert Wagner, chef de l'administration civile d'Alsace, eut l'idée d'un service militaire obligatoire pour les Alsaciens-Lorrains. C'est ainsi qu'en 1943, en dépit de ses protestations, il avait été enrôlé de force d'abord dans la Wehrmacht et ensuite, en mars 1944, dans la Waffen-SS avec le même grade que dans l'armée française. Il était alors commandant. Pour être bien sûr qu'il ne désertait pas, comme beaucoup de Malgré-nous, sa mère et ses deux jeunes sœurs avaient été menacées d'un internement au camp de Natzweiler-Struthof, dans la montagne vosgienne, à

quelque cinquante kilomètres de Ribeauvillé. Il n'avait eu d'autre choix que d'obéir.

En revanche, ce qu'ignoraient les nazis, c'est qu'il faisait déjà partie d'un réseau de résistants. Une aubaine pour le gouvernement de la France libre à Londres, mais pas seulement. Son affectation dans l'armée allemande, et surtout dans la Waffen-SS, avait vivement intéressé Churchill. A fortiori lorsqu'il incorpora en décembre 1944 la *Führerbegleitkommando*, c'est-à-dire la garde personnelle d'Hitler. Entre-temps, il était passé du grade de commandant à celui de colonel, après avoir participé aux nombreux combats de Courlande et de Prusse orientale contre l'Armée rouge. Après le complot du 20 juillet 1944 mené par le colonel Claus von Stauffenberg et des officiers de haut rang de la Wehrmacht, Hitler se méfiait de l'armée régulière. Aussi, au vu du rapport élogieux le concernant, il avait gardé l'officier auprès de lui.

Pierre enfila prestement ses vêtements tout en écoutant Markus Seidel. Quelque chose le tracassait. Il lui semblait que le visage de l'officier ne lui était pas inconnu. Impossible de se souvenir. Il y penserait plus tard. Pour le moment, une autre question le taraudait.

— Pourquoi dois-je m'habiller avec cet uniforme de la Wehrmacht? Cela risque d'être compliqué pour moi. Tout le monde sait qu'Hitler se méfie beaucoup de l'armée régulière depuis le complot du colonel von Stauffenberg.

— Parce que d'une part, nous n'avons pas le temps de tatouer votre groupe sanguin près de votre aisselle gauche, comme tout SS, et d'autre part, parce que vous êtes médecin. Bien sûr, Hitler a le sien propre, le docteur Theodor Morell, mais il lui a ordonné de quitter le bunker. Son départ est prévu pour demain ou après-demain. C'est Eva

Braun qui va être contente... Elle ne le supporte pas. Il reste bien un autre praticien, le professeur Werner Haase, mais c'est un tuberculeux. Et de plus, ce n'est pas suffisant pour la soixantaine de personnes encore présentes dans le bunker. C'est pour cela que j'ai été chargé de trouver un remplaçant au docteur Morell et que vous voilà. À vrai dire, Morell est malade, lui aussi. Du moins, je me suis arrangé pour qu'il le soit et qu'il puisse partir d'ici. Cela fait plusieurs semaines que j'essaie de trouver une opportunité, mais maintenant le temps presse : Berlin ne va pas tarder à tomber entre les mains des Russes et il fallait absolument que vous puissiez me rejoindre pour que nous accomplissions notre mission dans les jours qui viennent.

— Et vous-même, comment avez-vous réussi à approcher Hitler jusqu'à vous trouver dans son bunker ?

— J'avais reçu l'ordre du SOE¹ de me rendre indispensable à Bormann. Cela fait plusieurs mois que je le côtoie en répondant à tous ses caprices. C'est un homme cruel et sans scrupules, mais je suis arrivé à entrer dans son cercle d'intimes. C'est lui qui m'a fait venir à Berlin. Sinon, je n'avais jamais rencontré Hitler, ni à Berchtesgaden ni ici.

Pierre Castel paraissait rassuré quant à son compagnon de mission. Il était fin prêt. Vérifiant sa tenue dans une grande glace, posée sur une élégante commode en merisier au placage veiné de style Biedermeier, il s'étonna encore.

— Pourquoi cette chambre à l'*Adlon* ?

— Parce que cet hôtel est situé près de la Chancellerie et que c'est de là que je reçois mes instructions.

Il désigna un secrétaire, également en merisier, et ouvrant le rabat, il découvrit un appareil de radio clan-

destin de type émetteur-récepteur valise. Pierre reconnut un Paraset MK VII. Il émit un léger sifflement.

— Bel engin ! Mais dangereux, si vous vous faites prendre.

— N'ayez crainte, je suis en très bons termes avec Louis et Hedda Adlon, les propriétaires, et ils sont évidemment au courant. Ils n'ont jamais porté les nazis dans leur cœur, c'est pour cela que j'ai la clef de cette chambre. Je n'y viens que lorsque c'est nécessaire. D'ailleurs, laissez ici vos vêtements civils. Vous pourrez toujours revenir ici les chercher... si l'hôtel n'est pas détruit. Bien, maintenant il est temps de passer à la phase deux de notre mission. Allons-nous en.

Seidel ferma consciencieusement la porte et les deux hommes filèrent vers l'arrière de l'hôtel, débouchant sur la Wilhelmstrasse.

— En marchant vite, nous serons à l'ancienne Chancellerie dans moins de dix minutes et de là, nous irons directement au bunker. Je boite un peu à cause d'une vieille blessure, mais cela devrait aller. Je suppose que vous savez ce que nous avons à faire ?

Pierre Castel acquiesça de la tête. Cela faisait si longtemps qu'il s'y préparait... Il touchait au but.

Le colonel reprit :

— Lorsque Staline, Churchill et Roosevelt se sont rencontrés à Yalta en février dernier, il a été convenu entre autres choses que l'Armée rouge libérerait d'abord la Tchécoslovaquie et la Hongrie, puis Berlin. Or, il n'en est rien. Staline, qui est un sale roublard, n'a qu'une envie : faire de la prise de Berlin le symbole de sa victoire. Pour cela, il a donné l'ordre à ses généraux de capturer Hitler vivant pour l'exhiber à la façon des consuls romains traî-

1. Services secrets britanniques.

nant leurs ennemis en triomphe. Ce n'est pas un hasard si les Russes encerclent Berlin et si la ville va bientôt tomber. Les Américains et les Britanniques se sont fait avoir. Ils sont encore loin, et le prestige de la victoire reviendra essentiellement à Staline. Les autres ne sont pas près d'attraper ce maudit Führer.

— Il me semble quand même que la crainte partagée par tous est qu'il puisse s'échapper de sa capitale pour se réfugier à Berchtesgaden, ou pour une autre destination inconnue.

— C'est exact. C'est pour cela que nous sommes ici et que son bunker nous attend. Il me tardait que vous arriviez. La partie va être rude, mais nous avons un coup d'avance. Churchill s'est rendu compte très vite de la manipulation de Staline et il m'a envoyé il y a deux semaines le message suivant : « *Ordre exprès de capturer Hitler vivant avant les Russes et de le livrer aux Alliés occidentaux.* » À nous maintenant de le satisfaire...

Instinctivement, Pierre porta la main à son cœur. Il lui semblait qu'il allait exploser sous l'afflux d'adrénaline. Enfin, il allait avoir sa revanche.

2

LONDRES, 22 MAI 1944

Tout avait commencé un an plus tôt, à Londres, en mai 1944.

Le lundi 22 mai, en début d'après-midi, alors que le jeune médecin se morfondait dans son bureau du quartier général de Carlton Gardens, à deux pas de Trafalgar Square, où se trouvaient les gaullistes de la France libre, un soldat était venu lui apporter un pli urgent. À l'intérieur, une phrase laconique :

*Venez nous retrouver immédiatement
à l'hôtel Connaught.*

La signature était illisible mais on avait rajouté « aide de camp du général de Gaulle ».

Pierre Castel, qui savait que le général allait parfois y déjeuner, enfila son manteau militaire en vitesse, et, tenant son képi à la main, suivit le soldat. Sa voiture, une Ford, était garée le long du trottoir, encombré par les sacs de sable destinés à protéger tant bien que mal les bâtiments des bombardements. L'hôtel n'était pas très loin heureusement et le jeune chauffeur conduisait vite.